

LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN
Conférences de Charles-Edouard Leroux

Cycle 2018
Second semestre

Mémoires, Contre-mémoires

1. Mémoire et interprétation

Le monde qui vient devra répondre aux défis de la mondialisation en faisant face à un passé, à des passés que les sociétés devenues multiculturelles et interdépendantes se doivent de reprendre et de réinterpréter en se gardant des nostalgies régressives, des manipulations et des abus de mémoire. Il s'agit moins désormais d'élaborer la « bonne mémoire » que de repérer dans la succession complexe des expériences antérieures, sans rejet et sans parti pris, les thèmes susceptibles de nous laisser espérer et construire un monde meilleur.

La réflexion que je souhaite vous faire partager aujourd'hui est fondée sur l'hypothèse d'une *conversion mémorielle* (j'allais dire une *révolution*, mais le mot peut prêter à confusion) : il s'agit de passer de mémoires individuelles et collectives arrimées aux souffrances, aux ressentiments, aux culpabilités et aux revanches à des représentations mémorielles libératrices et créatrices de liens nouveaux et prometteurs entre les individus et les sociétés, et cela, par un changement de regard sur le Réel qui a été à l'origine de ces événements. Il s'agit certes des mémoires, c'est-à-dire du passé, mais par l'attention portée à leur interprétation (ou réinterprétation), il y est essentiellement question d'avenir, de la construction de l'avenir.

Jusqu'à présent, et depuis un demi-siècle, nous vivons sous un régime mémoriel inédit, celui de la résurgence des mémoires, qui a donné lieu à l'assomption de la formule *Devoir de mémoire*, apparue au début des années 70 en marge d'un certain nombre de révélations et de débats cruciaux touchant, pour la France, à la période de Vichy, à la Shoah, à la Guerre d'indépendance algérienne, à la traite transatlantique... Concept de *Devoir de mémoire* rapidement élargi désormais à tout ce qui a trait à la question mémorielle. En logique, c'est un problème classique que l'extension d'un concept à une variété infinie ou du moins indéfinie d'objets en rend la compréhension plus confuse. Faute d'une approche philosophique d'envergure qui, à ma connaissance, n'a pas encore vu le jour, le *Devoir de mémoire* a fait récemment l'objet d'une approche historique tout à fait éclairante sous la plume de Sébastien Ledoux qui a tenté d'identifier les usages politiques de *la notion de devoir de mémoire en France entre les années 1970 et 2000*¹. Ce qui importe à notre propos, par-delà l'inventaire de la manière dont, progressivement, l'université, puis les politiques, les associations et les médias se sont emparés de la formule, parfois jusqu'à en brouiller le sens, c'est qu'elle fait de la mémoire une « *catégorie d'action du présent sur le présent* », pour reprendre une formule

¹ Sébastien Ledoux : *Le devoir de mémoire. Une formule et son histoire*. 368 p., CNRS éd., 2016.

empruntée par l'auteur à Jean Davallon, historien du patrimoine². Approcher la mémoire comme « *action du présent sur le présent* », me paraît en effet nous mener tout droit à la question de l'interprétation.

Quelque sens que nous donnions à la formule *Devoir de mémoire*, elle indique que désormais, la tâche qui nous incombe est de faire face aux crises de légitimité qui caractérise conflits de mémoires et revendications mémorielles dont j'ai tenté d'approcher la complexité et de souligner l'intensité au cours de nos deux précédentes rencontres qui s'étaient achevées sur la proposition suivante : « *trouver dans les mémoires éparses les signes de convergences qui rendent possible un autre monde* », un monde autre que celui, chaotique, dans lequel a commencé à nous entraîner la mondialisation. Il s'agit de faire en sorte que l'homme de la mondialisation, l'*homo universalis in globum compactionis*, devienne un homme pacifié.

Je vous demande humblement pardon de faire une hypothèse optimiste quand le monde qui s'annonce semble promis à des lendemains tragiques, mais il s'agit de faire acte de résistance, autant que cela est possible. C'est donc d'avenir qu'il s'agit. Et quel que soit notre bilan présent de l'état des sociétés dans le monde globalisé, aussi sombre que puisse nous paraître l'avenir au regard de la situation présente aux points de vue géopolitique et économique-écologique, le premier acte de résistance est de repérer dans les registres et références idéologiques, donc dans les mémoires (et les nostalgies qui les inspirent) ce qui est susceptible de renouveler la pensée (ou de la pervertir), à commencer par ce qui concerne les conduites sociales, culturelles, religieuses et politiques, à commencer par les questions d'appartenance communautaires et religieuses, donc les questions d'accueil, d'intégration, voire d'assimilation (culturelle, notamment) – et c'est un point essentiel – pour les nouvelles générations. Comme j'y ai insisté lors du cycle précédent consacré à *L'esprit perdu de la République*³, nous ne vivons plus à l'heure de l'universalité abstraite, toujours si aisée à déclarer (comme les Droits de l'homme), mais à l'heure des réelles confrontations d'héritages, à l'heure des inventaires, à l'heure terrible des bilans. Il me semble à cet égard que considérer les mémoires comme des interprétations doit constituer la dynamique de toute réflexion sur notre monde plus que jamais devenu, avec la mondialisation, *le monde commun*. Car il n'est plus possible, dans un monde globalisé, de vivre les mémoires particulières ou collectives avec la même évidence que naguère, parce que les mémoires et les identités constituées et assumées dans les configurations historiques et géographiques antérieures sont désormais soumises à des interactions avec d'autres mémoires qui viennent bousculer, télescoper les interprétations traditionnelles qui se sont toujours plus ou moins imposées dans le déni des identités autres. Cela vaut, par exemple, pour le rapport Orient-Occident, pour les mémoires post-coloniales, pour les relations de peuples à peuples et d'Etat à Etat, et même pour les identités constitutives des composantes de chaque nation. C'est que les résurgences mémorielles qui se sont multipliées au cours du dernier demi-siècle, outre qu'elles témoignent des éveils et réveils de conscience de la part de groupes ou de communautés marginalisés, voire écartés des légitimités mémorielles dominantes, mettent au grand jour des dénis de

² Jean Davallon : *L'exposition à l'œuvre*. 384 p. L'Harmattan, 2000.

³ *L'esprit perdu de la République*, 4 conférences consultables sur DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN <https://www.memorial-caen.fr/les-evenements/conferences/les-dialogiques-du-memorial-de-caen>

mémoires devenus aujourd'hui autant de figures centrales de l'injustice, ce dont témoigne par exemple l'enquête sociologique menée par François Dubet sur les exclusions, sur les discriminations qui apparaissent comme autant de dénis d'identités des individus et des groupes exclus de la reconnaissance officielle, mémoires humiliées et refoulées qui deviennent autant d'obstacles à la réalisation de projets communs⁴. ►6 Le *Dictionnaire des racismes, des discriminations et des exclusions*, publié en 2010, souligne à l'échelle mondiale toute l'ampleur et toute l'urgence de revenir sur l'interprétation des mémoires⁵. Car c'est précisément un retour sur les héritages mémoriels qui permet d'engager le processus de reconnaissance qui rendra possible demain la construction d'un monde commun.

En matière d'interprétation, la production de connaissances historiques nouvelles joue évidemment un rôle majeur dans la mesure où elle nous oblige à revenir sur nos interprétations traditionnelles devenues, parfois de longue date, des idées reçues, c'est-à-dire des stéréotypes, des clichés et des lieux communs – en somme des représentations erronées devenues autant d'obstacles à une réévaluation du passé plus proche du Réel. Cet écart creusé entre la mémoire et l'histoire, que Pierre Nora a jadis salué comme un « *divorce libérateur et décisif* »⁶ dont un commentateur estime à juste titre qu'il ouvre, par exemple, à « *une reconfiguration de l'histoire nationale* »⁷, a amorcé ce que les philosophes, depuis Kant, énoncent comme une *révolution copernicienne*, par analogie avec le bouleversement des théories astronomiques dont Copernic fut l'initiateur à l'aube de la Renaissance. Mais chacun le sait, quels que soient les progrès de la connaissance historique, les préjugés ont la vie dure, et ils ont la vie dure parce qu'ils sont solidement arrimés à des mémoires culturelles qui rejouent sans cesse les humiliations des uns et la gloire perdue des autres. D'où la nécessité de revenir à l'interprétation, pour changer les esprits. Ceux qui luttent pour les droits des femmes, pour la reconnaissance des minorités, pour une république des égaux, savent toute l'urgence et toute la difficulté d'imposer aux mémoires figées, ancrées, enracinées par les habitudes, le mouvement libérateur qui mène à la reconnaissance.

Notre réflexion antérieure sur la manière dont resurgissent depuis un demi-siècle mémoires privées et mémoires collectives telles les nappes d'eau souterraines aux origines parfois si lointaines que leurs sources mêmes nous semblaient entrées dans l'oubli, nous a conduits au cœur de ce qui constitue aujourd'hui un enjeu majeur des sociétés globalisées, à savoir que le long cortège des mémoires marginalisées, occultées et comme oubliées vient défier, sur presque tous les continents, les fragiles équilibres sociétaux patiemment construits par des générations pétries des certitudes que leur donnaient tantôt le sentiment d'une éternité, tantôt

⁴ François Dubet : *Ce qui nous unit. Discriminations, égalité et reconnaissance*. 128 p. Seuil/République des idées, 2016.

⁵ Collectif : *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*, sous la direction d'Esther Benbassa. 728 p., Larousse, 2010.

⁶ Pierre Nora : *La mémoire collective*, dans R. Chartier, J. Le Goff et J. Revel (dir.), *La Nouvelle histoire*, Retz, 1978.

⁷ Patrick-Michel Noël, Université de Laval (Québec) : *Entre histoire de la mémoire et mémoire de l'histoire*. Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire, 9/2011. Du même auteur : *Les représentations du passé*.

<https://journals.openedition.org/cm/820> et <https://journals.openedition.org/cm/846>

la conviction d'un destin historique providentiel, tantôt la solide espérance de sortir plus forts de tous les déluges. Autant de certitudes désormais en but au grand tohu-bohu de la mondialisation, ou plutôt des mondialisations, car le phénomène global n'est pas seulement économique et financier, ni même technique, mais tout autant culturel, avec cette conséquence paradoxale qu'au cœur même de l'uniformisation culturelle promise par l'hyper industrie mondialisée se sont font jour les mille et un chemins des mémoires que l'on croyait caduques parce que les imaginaires et les rêves qui les ont engendrées nous paraissent en totale contradiction avec la modernité occidentale.

Et pourtant, elles sont là, ces mémoires, et elles demandent justice.

Conflits de mémoires, guerres de mémoires, rivalités et contestations mémorielles, qu'il s'agisse des esclavages, des colonisations et décolonisations, des appartenances territoriales, des préséances nationales ou ethniques, ou encore des génocides et massacres de masse dans l'histoire, la dernière décennie du XXe siècle nous a légué une frénésie mémorielle proche de la saturation qui ne contribue pas peu à la montée en puissance du sentiment de plus en plus répandu d'un *effondrement* des sociétés ►9 qui a fait le succès mondial du livre du géonome américain Jared Diamond ⁸.

Sans doute le terme d'*effondrement*, comme ceux, plus anciens, de *décadence*, de *déclin* ou de *chute* conjugués à l'envi par les tenants du *catastrophisme*, traduit-il le légitime désarroi de tous ceux qui éprouvent une dette à l'égard du passé proche et lointain. Au crépuscule des années de commémoration du centenaire de la guerre de 14-18, qui fut une première mondialisation de la guerre, nous sommes particulièrement à même d'appréhender la mémoire comme *le don des morts*, pour reprendre le titre de l'ouvrage magnifique que Danièle Sallenave a naguère consacré à la défense de la littérature, entendue comme lieu et forme de transmission essentiels à la préservation de l'avenir : « *Avec les livres ce n'est pas un monde, c'est le monde qui vous est offert : don que font les morts à ceux qui viennent après eux.* » Par quoi la littérature constitue le lieu de mémoire par excellence : « ... *ce qui importe à l'homme c'est de saisir le sens de ses actions ; leur clef. (...) la littérature n'y apporte pas de réponse, mais seulement le déploiement, infini, interminé, de la question* ». ⁹ Cette question, je la formule comme étant *la question mémorielle* ; pour nous, elle n'est pas liée seulement à la littérature, elle englobe toutes les manières dont une société se souvient, que j'ai naguère résumées d'une formule : *la mémoire des œuvres*. C'est de ce *temps des œuvres* dont parle Jacques Neefs¹⁰ dans un ouvrage collectif publié en 2001 : « *Les œuvres, d'art, de pensée, d'écriture, passent ensemble dans la durée, elles s'appuient les unes aux autres ; elles se différencient, également, par leur appartenance aux temps qu'elles créent, au temps qu'elles portent en avant d'elles-mêmes. Leur vieillissement les fait revivre, dans la découverte et la réutilisation qui en sont faites par d'autres œuvres, dans l'espace des*

⁸ La géonomie est la science des rapports entre les sociétés humaines et leur environnement Jared Diamond : *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (USA, 2005). 880 p., Folio essais, 2009.

⁹ Danièle Sallenave : *Le don des morts. Essai sur la littérature*. Gallimard, 1991.

¹⁰ Jacques Neefs (dir.) : *Le Temps des œuvres. Mémoire et préfiguration*, Presses universitaires de Vincennes, coll. " Culture et société ", 2001.

"reconnaisances" qui est la trame des créations ». Phrase magnifique, qui signifie toute la valeur et toute l'importance de l'interprétation en matière de mémoire. Comment ces œuvres – d'art, de pensée, d'écriture – « passent ensemble dans la durée », pour reprendre la formule de Jacques Neefs, comment perdurent-elles dans des contextes mémoriels complètement différents de leur production d'origine ? C'est là que prend place la question de l'interprétation. Bien sûr, nos notions modernes de *littérature* et d'*écrivain* se sont éloignées de celles qui se sont instituées au début du XIXe siècle. Mais si disparaissait *la mémoire des œuvres*, qu'en serait-il de notre capacité à nous orienter et à élaborer, pour demain, des projets collectifs nouveaux ? Là réside le danger de ce que François Hartog dénonce comme *le présentisme*, état d'esprit très répandu actuellement, qui tend à considérer que le passé n'a rien d'intéressant à nous apprendre, et à nous enfermer dans un présent perpétuel avec la crainte que le futur ne nous apporte que des déconvenues¹¹. Dans ces conditions, comment opérer un travail de mémoire et tracer pour l'avenir des chemins nouveaux ?

C'est que le passé, tel que représenté et éprouvé dans nos mémoires, et quel que soit le biais par lequel il nous atteint à un moment donné, ne résulte pas seulement du contexte et de la forme dans lesquelles il nous a été transmis, mais change de configuration et de sens en fonction de la *situation* qui en détermine la résurgence. Tant c'est précisément cette notion de *situation* qui nous amène à la question essentielle de l'interprétation en matière mémorielle. D'une manière assez proche de ce que Sartre pouvait entendre par situation – concept-clé de sa théorie de l'engagement – la formulation naguère élaborée par le philosophe Henry Duméry de ce concept sartrien nous permet de saisir la mémoire comme « *état complexe résultant de l'interaction, à un moment déterminé, d'un vivant ou d'une personne avec son environnement physique, affectif, social (éventuellement culturel, intellectuel, historique)* ». ¹² Si, pour parler comme Sartre, nous admettons que toute mémoire est *mémoire-en-situation*, cela signifie que toute mémoire se manifeste comme une interprétation restrictive d'un passé relative à la situation présente. Certes, nos mémoires spontanées retracent les événements tels que vécus et racontés par les ancêtres, et tels que les institutions, l'école notamment, nous les ont transmis. Pourtant, si l'interprétation est devenue nécessaire, c'est parce que le même passé n'a pas forcément marqué de la même manière tous les membres d'une communauté, mais seulement parfois une partie (une élite, par exemple). Il en va de même pour les générations, qui font de leurs héritages mémoriels une autre interprétation, quand ils ne s'en désintéressent pas ou ne le rejettent pas purement et simplement, ce dont témoigne admirablement le livre de Benjamin Stora : *Les guerres sans fin*, dans lequel l'historien se veut le témoin objectif des conflits de mémoire et des séquelles postcoloniales des deux côtés de la Méditerranée, consécutifs à la guerre d'indépendance algérienne au long des quatre décennies qui se sont écoulées¹³.

¹¹ François Hartog : *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences* (2003). 352 p. Points histoire, 2015.

¹² Henry Duméry : art. *Situation*. *Encyclopaedia Universalis* 1992.
<https://www.universalis.fr/encyclopedie/situation-philosophie/>

¹³ Benjamin Stora : *Les guerres sans fin. Un historien la France et l'Algérie*. 177 p., Stock, 2008.

Les résurgences mémorielles à l'œuvre dans les sociétés depuis un demi-siècle viennent ainsi nous rappeler que les détenteurs d'une mémoire peuvent avoir une légitime perception du passé tout à fait différente de celle de la mémoire officielle ou dominante, voire opposée à celle de l'élite. Quand les résurgences mémorielles tournent aux conflits de mémoires, l'alternative est simple : ou la violence (c'est-à-dire *la guerre sans fin*, et la tentation du terrorisme en constitue l'une des dimensions), ou l'interprétation des mémoires avec la perspective d'un apaisement, et même d'une réconciliation. C'est la voie difficile du pardon et de la reconnaissance à laquelle ont réfléchi, des décennies durant, les deux philosophes majeurs que sont Emmanuel Levinas et Paul Ricoeur. (Je suppose qu'il m'appartiendra de vous en faire connaître l'essentiel au cours de prochaines rencontres en ce lieu).

Si nous devons recourir à l'interprétation, c'est que l'héritage mémoriel de ceux pour qui le passé est glorieux est évidemment tout à fait autre pour ceux pour lesquels le même passé a le goût amer de la défaite. Les premiers ont tendance à éprouver le présent de manière ouverte et prometteuse, alors que les seconds appréhendent l'avenir de manière sombre et incertaine. Et les choses sont souvent plus compliquées, car souvent les victoires elles-mêmes sont amères, par le poids des souffrances et des pertes, causées et endurées. Et d'amères, elles deviennent honteuses, voire insupportables, quand sont mises à jour les exactions ignorées au moment même, et quand se mesure, au fil des ans, le prix de la victoire. Le récit illustré de la domination des corps au cours des six siècles des colonisations occidentales, récemment publié par un collectif d'historiens, est à cet égard parlant ; quelle autre démarche qu'une conversion mémorielle de longue haleine pourra permettre à l'Occident de retrouver sa dignité face aux peuples qu'il a humiliés, torturés, massacrés ?¹⁴

En définitive, les mémoires, glorieuses ou douloureuses, célébrées ou tristement tues, et parfois même honteusement déniées, résultent toutes d'interprétations du Réel (passé), un Réel qu'on ne retrouvera plus, mais dont peuvent se réclamer les tenants de ces mémoires conflictuelles et contradictoires.

D'où les paradoxes et les ambiguïtés des mémoires. A la différence de la connaissance historique, qui a pour tâche, le cas échéant, de contredire la mémoire (c'est le courage de l'historien) en la confrontant à l'Évènement, au Réel (hypothétiques, il est vrai), la mémoire demeure à la merci des traumatismes occasionnés par le Réel, traumatismes qui peuvent se manifester bien après l'évènement, notamment à l'occasion d'un autre évènement générateur d'angoisse. Il est probable que la fin de l'Empire soviétique a ouvert la voie à la terrible guerre du Kosovo de 1998, qui a réactivé les mythes fondateurs de l'histoire du Kosovo, Serbes et Albanais entretenant leurs convictions mutuelles d'être les seuls occupants légitimes de cette région. Les attentats du 11 septembre 2001 ont entraîné une réaction en chaîne de nombre de mémoires traumatiques, parfois surgies du fond des âges (je pense aux Croisades) qui font le lit de l'islamisme. Il est même possible que l'angoisse déclenchée par la catastrophe de Fukushima ait réveillé la mémoire traumatique d'Hiroshima atténuée par le

¹⁴ Pascal Blanchard, Nicolas Bancel & al. : *Sexe, race et colonies. La domination des corps, du XVI^e siècle à nos jours*. 544 p. La Découverte, 2018.

« miracle économique » des années 1950, et provoqué en retour une crise de confiance d'autant plus profonde des Japonais envers leurs institutions que la tragédie de 2011 leur fait soupçonner l'ampleur du mensonge atomique perpétué pendant plus d'un demi-siècle, ainsi que l'établit le cinéaste Marc Petitjean dans l'ouvrage qu'il a consacré en 2015 aux combats menés depuis des décennies par le Docteur Hida contre les ravages du nucléaire, dissimulés, semble-t-il, depuis des décennies¹⁵. Qu'en est-il réellement, et comment s'alléger d'un tel fardeau, sinon par le recours à l'interprétation ?

Tels qui ont pu participer activement à l'Évènement, aveuglés parfois par leurs convictions du moment (les exemples sont légion), ne sont entrés que bien plus tard, parfois à la génération suivante, dans la culpabilité. Je pense à l'aveuglement de tous ceux qui ont cautionné, à des degrés divers et en toute bonne foi, les crimes du stalinisme et du maoïsme, ou les exactions américaines au Vietnam et au Cambodge, dont témoigne le tout récent roman de Nancy Huston consacré à Pol Pot¹⁶, exemple parfait d'interprétation. Saisies en elles-mêmes, les mémoires apparaissent bien comme des interprétations restrictives de la réalité passée, interprétations qui en outre ont évolué au gré des contextes historico politiques qui en redessinent les contours et en redéfinissent les enjeux, sachant que les composantes d'un même groupe humain, d'une même communauté, ne partagent pas forcément les mêmes souvenirs de l'expérience vécue, pas plus que leurs souvenirs ne se transmettent à l'identique au fil des générations qui en réinterprètent la forme et le sens en fonction de leur manière présente d'appréhender la vie. En exergue de l'ouvrage de Pierre-Yves Gaudard : *Le fardeau de la mémoire. Le deuil collectif allemand après le national-socialisme*, on trouve cette citation des historiens Anthony Rowley et Laurent Theis : « ... chaque génération et chaque époque se transforme en fonction des exigences du présent et c'est ainsi que la connaissance historique évolue, s'enrichit et peut-être progresse »¹⁷. Ce qui vaut pour le travail de l'historien devrait valoir aussi pour la mémoire, et je reformulerai la phrase des historiens de la façon suivante : *chaque génération et chaque époque se transforme en fonction des exigences du présent et c'est ainsi que les mémoires elles-mêmes évoluent, s'enrichissent et peut-être progressent ...*

Cette conversion mémorielle est le fruit de l'interprétation, censées mettre fin aux alternances entre sympathies et antipathies, entre haines et admirations suscitées par les mémoires à l'égard du présent, jusqu'à hanter contradictoirement des consciences tantôt habitées par un sentiment d'appartenance et une perspective d'intégration, tantôt hantés par un sentiment d'exclusion. En finir, en somme, avec l'alternance destructrice, tantôt le Nous, tantôt le Eux, et construire un partage mémoriel en élaborant une interprétation commune. Comme j'ai tenté de l'établir au cours du cycle précédent consacré à *L'esprit perdu de la République*, c'est précisément une nouvelle interprétation de la Fraternité républicaine, idéal

¹⁵ Marc Petitjean : *De Hiroshima à Fukushima*. 192 p. Albin Michel, 2015.

¹⁶ Nancy Huston : *Lèvres de pierre*. 233 p. Actes Sud, 2018.

¹⁷ Pierre-Yves Gaudard : *Le fardeau de la mémoire. Le deuil collectif allemand après le national-socialisme*. 286 p. Plon, 1997.

perversi par les politiques sociales et coloniales des Troisième et Quatrième Républiques, qui constitue la seule alternative à l'organisation actuelle du monde...¹⁸

Pour un groupe social comme pour un Etat en butte aux conflits et aux violences, la catégorie d'*interprétation* a pour fonction de tenter de reconquérir l'équilibre et la stabilité que donne *le partage de mémoire, qui constitue le lieu véritable de l'enracinement*. Fonction d'interprétation mémorielle à laquelle contribuent les célébrations, les monuments, les musées publics, les livres, les films, les pièces de théâtre... Il s'agit en somme d'interpréter, c'est-à-dire de reconquérir le sens quand s'installe la désorientation : tel est le « don des morts » dont Danièle Sallenave fait l'essence de la littérature, qui peut servir de modèle à ce que j'ai naguère appelé *la mémoire culturelle*.

Interpréter, c'est en un premier temps revenir au Réel, au poids de l'évènement réel, différent de son poids dans le souvenir. Le retour au Réel, c'est l'équivalent de ce que la tradition philosophique appelle l'épreuve initiale du doute : je suspends le souvenir et l'appréciation des choses liées à ce souvenir. Je ne le dénie pas, ne l'abolis pas, je le mets entre parenthèses et l'examine, ce que signifie à peu près le terme grec *épokhé* (*ἐποχή*) emprunté par Husserl au scepticisme grec : on s'abstient de toute assertion, soit favorable, soit défavorable, pour ou contre. Et l'on revient sur l'héritage mémoriel, en le confrontant au Réel (passé). J'entends ici le Réel au sens lacanien, qui doit être entendu par différence avec le symbolique ou l'imaginaire du souvenir qui s'est constitué, construit en écartant ce qui serait une représentation de la réalité effective (et qui est bien sûr introuvable). Le développement, voire la progression de la connaissance historique occupe évident une place considérable en matière de retour au Réel, à l'objectivité du réel. En ce sens l'historien s'efforce de reconstituer ce qui est réellement arrivé, quitte à faire entrer en ligne de compte les témoignages, sans les prendre pour argent comptant. Aussi relative que l'on puisse estimer la connaissance historique – et les historiens sont les premiers à témoigner du caractère hypothétique de leur démarche – celle-ci se présente comme effort d'objectivité visant à constituer le poids du Réel (pour autant qu'il soit accessible).

Le symbolique ou l'imaginaire du souvenir donnent du Réel une interprétation partielle, subjective, saisie au prisme de la teneur émotionnelle du souvenir vécu et transmis, et de l'héritage culturel qui en oriente la signification. Les traumatismes, en particulier, constituent une dimension importante du souvenir évoqué, même si tout évènement douloureux n'est pas traumatique au sens strict. L'enseignement de Sandor Ferenczi en matière de traumatisme¹⁹ nous a beaucoup appris, depuis les années 30, sur les résurgences mémorielles, notamment sa théorie du dédoublement psychique : une personne, un groupe qui ont subi des épreuves tragiques reprennent une vie que l'on qualifie de normale, mais une partie d'eux-mêmes, qui conserve la mémoire des souffrances et des humiliations vécues, demeure susceptible de se manifester, parfois brutalement, à l'occasion de la rencontre inopinée avec un générateur

¹⁸ *Op. cit.*, note 3.

¹⁹ Sandor Ferenczi (1873-1933): *Le traumatisme* (1930). 170 p. Petite Bibliothèque Payot.

d'angoisse, raison pour laquelle le trauma peut se manifester bien après l'évènement. D'où les résurgences mémorielles : à un moment donné surgit le trauma, en décalage avec le Réel en jeu, autrement dit le passé. D'où la distance, qui peut surprendre, entre la résurgence d'une mémoire (pensons à la mémoire de l'esclavage) qui fait retour en un présent pour laquelle cette mémoire n'est en principe plus d'actualité, et l'ancienneté du traumatisme. La manière dont, pour sa part, Jean Hatzfeld rend compte du terrible génocide rwandais de 1994 dans la trilogie intitulée *Récits des marais rwandais*²⁰ constitue l'illustration tragique des violences, ici génocidaires, que peut engendrer une résurgence mémorielle incontrôlée faute d'avoir été soumise à l'interprétation.

Il y a quelque chose, dans la société du loisir et de la consommation, il y a quelque chose dans la mondialisation, qui produit des angoisses telles qu'elles réveillent, qu'elles ravivent des vécus antérieurs, des héritages déniés que l'on a trop vite cru oubliés ou dépassés, au point qu'on peut d'étonner qu'ils persistent et se manifestent des décennies, voire des siècles après les évènements qui ont causé les traumatismes consécutifs aux persécutions, aux déportations, aux exils, aux massacres. Cette persistance est le propre de ce que la psychanalyse appelle la névrose et que Freud a diagnostiqué dès la fin des années 20 comme *le malaise dans la culture* (*Das Unbehagen in der Kultur*). Puisqu'il est d'actualité de chercher des correspondances entre les années 30 et l'état du monde présent, souvenons-nous que Freud, généralement plutôt confiant dans les capacités de l'humain à privilégier la puissance d'Eros, grand rassembleur des hommes, a ajouté au dernier moment une dernière phrase en *Préface* de son ouvrage : « ...entre les deux adversaires, Eros et la pulsion de mort, qui peut présumer du succès et de l'issue ? »²¹ Et c'est précisément ce poids des mémoires, qui deviennent des fardeaux bien au-delà du Réel qui en constitue l'origine, qui a fait l'objet de notre précédente rencontre. Nous pourrions ainsi tenter de comprendre pourquoi l'époque présente s'est trouvée surchargée de mémoires, individuelles et collectives : la manifestation pour ainsi dire intempestive des traumatismes du passé, qui font « revivre » aux sociétés humaines des évènements d'époques révolues trouve dans les affolements et dans les affres de la mondialisation les éléments anxiogènes propres à nourrir toutes les régressions.

La question de l'interprétation ouvre à une alternative : ou bien le déni de mémoire (le blocage), et avec lui le repli (que l'on qualifie d'identitaire à juste titre) et son cortège de violences ; ou bien l'interprétation (ou réinterprétation), autrement dit une reconsidération de la mémoire, avec la perspective de découvrir ce qui nous unit, en somme un avenir plus libre. Une formule fameuse d'Aragon empruntée à *Théâtre/roman* peut résumer l'enjeu : « Être ne suffit pas à l'homme. Il lui faut être autre »²². Cela vaut pour le théâtre de la mémoire : « ... lorsque je dis le théâtre, écrit Aragon, le théâtre est le nom que je donne au lieu intérieur en moi où je situe mes songes et mes mensonges. » Un lieu de mémoire, si légitime soit-il, n'est pas pour autant exempt de songes et mensonges, autrement dit d'illusions et de manipulations.

²⁰ Jean Hatzfeld : *Récits des marais rwandais* (*Dans le nu de la vie, Une saison de machettes, La stratégie des antilopes*). 704 p., Le Seuil, 2014.

²¹ Sigmund Freud : *Le malaise dans la culture* (*Das Unbehagen in der Kultur*, 1930). 124 p., PUF/Quadrige, 2015.

²² Aragon (cité par Danielle Sallenave) : *Théâtre-roman* (1974). 532 p. L'Imaginaire/Gallimard.

D'où le recours nécessaire à l'interprétation. Mémoires-songes, mémoires-mensonges, le geste fondateur de l'interprétation dépend de l'ambition d'un retour au Réel (pensé comme horizon de vérité). L'interprétation apparaît comme le moment inaugural du travail de mémoire, pour autant que, « *se rendre maître de la mémoire et de l'oubli* » (formule de Jacques Le Goff²³), puisse ouvrir aux sociétés humaines les chemins de la liberté et de la réconciliation.

²³ Jacques Le Goff : *La mémoire et l'histoire*. 416 p. Folio histoire.